



Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

44 | 2010

De l'École de préparation des professeurs de français à l'étranger à l'UFR DFLE. Histoire d'une institution (1920-2008)

Ferdinand Brunot et les débuts de l'École de préparation des professeurs de français à l'étranger

Jean-Claude Chevalier



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/2727>

DOI : 10.4000/dhfles.2727

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 15-27

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Jean-Claude Chevalier, « Ferdinand Brunot et les débuts de l'École de préparation des professeurs de français à l'étranger », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 44 | 2010, mis en ligne le 31 janvier 2014, consulté le 27 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/2727> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.2727>

Ce document a été généré automatiquement le 27 mai 2021.

© SIHFLES

Ferdinand Brunot et les débuts de l'École de préparation des professeurs de français à l'étranger

Jean-Claude Chevalier

Adresse préliminaire

- 1 Je voudrais :
- 2 1° D'abord remercier Pierre et Monique Léon. Pierre m'avait fait inviter pour enseigner avec lui comme Visiting à University College, Toronto, en 1965. J'ai passé bien des soirées avec eux deux, à Toronto, à évoquer les heurs et malheurs de l'Institut des professeurs de français à l'étranger (IPFE) dont ils avaient été élèves, à commenter, à rire beaucoup aussi. C'est un devoir de mémoire que j'exerce ici.
- 3 2° Remercier ensuite Michel Berré (SIHFLES), Jean-Louis Chiss et Dan Savatovsky (DILTEC) qui ont accepté l'idée d'organiser une journée sur ce thème ; et qui l'ont organisée à la perfection, à leur habitude.
- 4 Je parlerai, bien sûr, de la fondation de l'École de préparation des professeurs de français à l'étranger (EPPFE), futur Institut des professeurs de français à l'étranger (IPFE), à la Sorbonne, en 1920, par Ferdinand Brunot, comme un des premiers actes d'un décanat auquel il venait d'être élu ; empressement significatif. Mais je remonterai un peu dans le temps, parce que, si la création de cet Institut était une idée forte et assez nouvelle de F. Brunot, elle était enracinée dans un mouvement plus ancien, datant du milieu du XIX^e siècle, tant en Europe qu'aux États-Unis, parti d'un désir vivace de prendre au sérieux l'enseignement des langues vivantes, tenu jusqu'alors pour très marginal. Je recoudrai des exposés faits pour la SIHFLES : en particulier, à Utrecht, invité par Marie-Christine Kok Escalle, mais aussi à Linköping, dans l'université d'Elisabet Hammar ; comme un hommage à notre amie, qui ne peut pas être avec nous. Mais j'y inscrirai aussi pas mal d'éléments nouveaux.

Un contexte favorable

- 5 Donc un minimum d'histoire. En France d'abord. Les agrégations d'anglais et d'allemand, supprimées par le ministre Hippolyte Fortoul, sont rétablies en 1865 ; et ouvertes aux jeunes filles à partir de la loi Camille Sée de 1880. Suivies en 1900 par la création d'agrégations d'italien et d'espagnol, puis d'arabe en 1907. Créations symboliques dans leur efficacité, comme l'avait compris Victor Duruy. En France, on n'a longtemps pris au sérieux un enseignement que s'il était coiffé d'une agrégation. Conjointement, une Association des langues vivantes est créée en 1902 et provoque la tenue à Paris de grands congrès. Les méthodes d'enseignement se renouvellent et aussi les progrès de la connaissance. Pour la théorie, je rappelle que Saussure arrive à Paris à l'automne 1880 et, avec Michel Bréal, anime la Société de linguistique de Paris aussi bien que les Hautes Études ; pour la pratique, je privilégierai l'inventivité des chercheurs qui, entre mille découvertes technologiques jaillissant en cette fin de siècle (Brunot lisait les revues du domaine), mettent en place une discipline neuve : la phonétique expérimentale.
- 6 Autre facteur d'extension : la France s'ouvre à l'industrie et au commerce avec les pays étrangers, donc aux langues et les succès dans le domaine sont spectaculaires ; marqués par les manifestations des foires dites internationales, accompagnées de congrès et colloques. La République s'ouvre aussi à l'enseignement des enfants du peuple qui requiert des méthodes nouvelles. Je note ici le nom d'un animateur très remarquable : Paul Passy. Ce polyglotte, fils d'un illustre économiste (dont une station du métro parisien a gardé le nom), protestant progressiste, militant pacifiste convaincu, est professeur d'anglais à l'école normale d'instituteurs d'Auteuil. Avant de soutenir une thèse de phonétique en 1890, soutenance à laquelle assistera un jeune maître de conférences qui vient d'être nommé à la Sorbonne, Ferdinand Brunot. Passy a déjà effectué des missions à l'étranger à la recherche de méthodes nouvelles d'enseignement ; et il a une âme de missionnaire.
- 7 Après des missions donc aux États-Unis (1883) et en Islande (1885), Paul Passy participe au congrès de Stockholm en 1886, qui réunit les meilleurs spécialistes, partisans de méthodes nouvelles : Otto Jespersen, Adolf Noreen, Johan Storm, entre autres célébrités. On a gardé le gros rapport que Passy envoie au ministre ; les congressistes souhaitent que l'enfant apprenne d'abord la prononciation sur transcription phonétique ; puis mémorise des dialogues en sorte de détecter les lois élémentaires de morphologie et de syntaxe ; ce que les congressistes désignent par le terme de « méthode directe », aussitôt populaire. En France, Passy fonde « l'Association fonétique des professeurs de langues vivantes » et se rallie aux partisans d'une orthographe rénovée qui serait rapprochée de la prononciation. Tous efforts suivis de peu de résultats. Ces novateurs sont pourtant défendus par un glorieux ancien, Michel Bréal, conjointement savant linguiste et inspecteur général de l'enseignement supérieur, lequel se déclare partisan des méthodes nouvelles dans des conférences faites à la Sorbonne en 1893 sous le titre de « De l'enseignement des langues vivantes », prolongement éloquent du manifeste de Stockholm.
- 8 Un élément important de diffusion, c'est en 1883 la création de l'Alliance française, sous l'autorité scientifique de l'École normale supérieure de Saint-Cloud (ENS) qui vient d'être créée ; l'Alliance affirme les prétentions de la France à la plus large diffusion de sa langue. Comme bras exécutif de ses avancées, elle crée des Cours d'été en 1894, avec

pour directeur d'études ce jeune maître de conférences de la Sorbonne, déjà évoqué, le normalien d'Ulm le plus brillant de sa promotion, si l'on en croit le directeur de l'ENS, Denys Fustel de Coulanges : Ferdinand Brunot. À côté des cours de civilisation, Brunot introduit un important enseignement de l'histoire de la langue et de la littérature ; et, au niveau élémentaire, un cours de prononciation et de conversation qui a un très gros succès. Pour l'assurer, Brunot, curieux de toute nouveauté, recrute un pionnier de la nouvelle phonétique expérimentale, l'abbé Jean-Pierre Rousselot. En 1898, l'abbé assure un cours régulier, avec des collaborateurs techniciens. Le programme occupe deux pages dans le *Bulletin de l'Alliance* de 1898 ; il décrit tout un appareillage d'analyse des sons, de l'appareil Rosapelly aux techniques de Zünd-Burguet. Il prévoit des exercices d'entraînement ; je recopie le programme :

Les auditeurs s'exerceront à reproduire les sons d'après les méthodes enseignées et à corriger, à l'aide des instruments, les déficiences de leur prononciation du français. Ils seront à cet effet divisés en plusieurs groupes, les leçons n'ayant lieu qu'une fois, mais les exercices devant être répétés. (*Bulletin de l'Alliance*, 1898)

Vers un enseignement « scientifique » du français

- 9 Brunot, en 1904, démissionne de ses responsabilités à l'Alliance et se consacre à l'enseignement donné à ses étudiants de licence et d'agrégation. Inspiré par le succès de l'expérience acquise à l'Alliance, il engage à la Sorbonne un grand combat pour la fondation d'une science « positive » de notre langue. Un projet ambitieux qui vise à créer un enseignement « scientifique » du français en permettant à tout petit Français, quelle que soit son origine sociale, d'accéder à la culture véhiculée par notre langue. Il assure un cours régulier d'enseignement de la langue et, s'associant à un inspecteur primaire, Nicolas Bony, il publie de 1905 à 1908 trois livres intitulés *Méthodes de langue française*, accompagnés de *Livres du maître*. Dans ces *Méthodes*, l'enfant, quelle que soit sa classe sociale d'origine, entre, à part entière, dans le système des lois naturelles. Les grammaires de type classique, fondées, écrit Brunot, sur les règles de la logique historique et sur le modèle de la langue latine, sont laissées de côté. Et c'est l'enfant qui se construit ses propres grammaires, soit en repérant des identités de formes qui conduiront à édifier des séries, soit en découvrant des moyens d'expression correspondant aux notions quotidiennes qui lui permettront de vivre en société. Comme le note un de ses élèves, Henri Yvon, Brunot se situe dans la droite ligne de la « méthode directe », proche, en cela, de Charles Bally, remarque de son côté le linguiste Fernand Mossé. Exemple : comment donne-t-on un ordre ? L'enfant relèvera l'impératif, l'infinitif, le futur, l'emploi de la première personne du pluriel et autres moyens. Comme le dira Edmond Huguet, disciple de Brunot : « Le cadre des idées permet de pallier le morcellement des formes. » Et permet d'aller du connu à l'inconnu par privilège pédagogique.
- 10 Brunot s'inscrit ici dans un double mouvement :
- 11 1° Un mouvement scientifique qui tient compte des conditions sociales et psychologiques de l'enfant. Brunot vit dans ce milieu de Sorbonne où coexistent le psychologue Henri Delacroix (élu en 1909) et le sociologue Émile Durkheim, chargé de cours (1902), puis professeur de sciences de l'éducation (1906), enfin professeur de sciences de l'éducation et de sociologie en 1913. Même s'il connaît mal leurs travaux – Brunot n'est pas un compilateur de théories – il baigne du moins dans ce nouvel « air du temps ».

- 12 2° Un mouvement politique et idéologique qui récusé le dispositif des lycées classiques fondé sur l'humanisme gréco-latin et le culte des élites. Brunot est le citoyen-apôtre d'une république moderne qui assume ses devoirs envers les classes populaires. En français, essentiellement, langue de la liberté.
- 13 C'est un combat qui a un lieu d'exercice : un enseignement moderne sans latin a été créé en 1891 par la République qui sera marqué par un bac moderne, entendez : sans latin. Cette innovation soulève des tempêtes d'indignation, des blocages furieux dans les classes dirigeantes, dans les organismes à leur dévotion comme les Académies qui estiment qu'on brade une culture classique éprouvée pour une aventure douteuse. Campagnes de presse, campagnes politiques souvent violentes, discours devant les Chambres, rien n'y manque. F. Brunot a gardé dans ses papiers le discours prononcé au Sénat, le 4 juillet 1911, par Eugène Lintilhac, vice-président du Sénat qui défend le savoir moderne de la Sorbonne contre ses détracteurs. Lintilhac, tout d'abord, exonère la Sorbonne d'une accusation mille fois répétée : non, la science moderne de la Sorbonne n'est pas asservie à la science allemande, elle n'a pas été importée dans les fourgons de 1870. La défend ensuite d'une autre accusation ressassée : qu'avec la science nouvelle, les portes seraient ouvertes aux esprits « primaires » et aux « métèques » ; on envisage en effet de permettre aux « modernes » de faire des études de droit et de médecine, voies réservées jusqu'alors aux candidats latinistes. Et Lintilhac affirme : « La Sorbonne ne doit pas être une rhétorique prolongée » et il ajoute : « La vraie culture est le fruit naturel de plusieurs cultures spéciales qui s'ajoutent, qui s'étendent, qui s'approfondissent jusqu'à se dépasser et se généraliser dans une sorte de philosophie d'elles-mêmes. » Nouvelle vision dont les racines sont à chercher chez Renan. Dans ce domaine se dégagera alors une science des lettres qui est triple : science des textes, des influences, de l'esthétique. Science qui réclame conjointement une heuristique, une exégèse critique et une méthode génétique spécifiques. En ce point de rencontre de l'humanisme républicain et du rationalisme français, c'est bien là que se situe Ferdinand Brunot.

Fin de la première guerre : nouvelles perspectives pour l'expansion du français

- 14 Mais dans le domaine qui est le sien, il se sent bridé : les réformes de l'orthographe dont il était le champion ont toutes échoué, les facultés restent enserrées dans des programmes périmés, dans des concours sclérosés (licence et agrégation). Certes, l'Institut de phonétique de la Sorbonne dont Brunot prend la tête en même temps que des Archives de la parole, en 1911, est un succès et un encouragement ; l'utilité pour l'apprentissage des langues étrangères est évidente ; mais l'organisme est encore trop spécialisé et peu accessible. De là, l'idée de fonder une École supérieure d'études du français, ouverte aux Français et aux étrangers, qui aurait sa spécificité propre et serait un pas décisif. Il évoque dans sa correspondance des démarches auprès des dirigeants de l'Alliance française ; lesquels, semble-t-il bien, traînent un peu les pieds. Il en annonce pourtant la création dans un numéro de la *Revue hebdomadaire* de 1911. Il écrit : « Bientôt une grande École supérieure de Langue française s'ouvrira à Paris même. »
- 15 C'est le point d'amarrage institutionnel qui fait alors problème ; Brunot et ses disciples sont prêts. La guerre va dégager de nouvelles perspectives, à partir d'août 1918 surtout,

quand la victoire semble proche. De bons esprits prévoient de larges possibilités d'expansion pour le français, imaginent que les novateurs vont pouvoir s'investir dans des domaines tournés vers l'étranger. En atteste cette lettre envoyée à Brunot par un camarade normalien, Paul Desjardins, bien introduit dans les milieux où se prennent les décisions ; et brillant écrivain. Elle date du 15 septembre 1918 :

Il y a trois semaines, je suis venu trouver M. Klobukowski, commissaire général de l'information et de la propagande à l'étranger ; je lui ai fait part de mon plan d'une direction centrale (professionnelle) des missions universitaires françaises à l'étranger, celles-ci partant étourdiment et faisant parfois d'étrange besogne [...]. Il est d'un intérêt infini que l'idée que la France propose d'elle-même aux alliés, aux neutres soit nette, exacte, simple, et qu'ils y reconnaissent un principe d'avenir ; il faut donc ici, à Paris, rassembler les universitaires autorisés et dévoués et les constituer en un Directoire des missionnaires à l'étranger ; pour donner à cette entreprise une forme pratique, on fera à chaque mois un Bulletin ou plutôt un Manuel de l'action universitaire française hors de France, contenant des Directives, des plans, des suggestions, des documents [...].

Le manuel en question paraîtra aux frais des Affaires étrangères, à partir du 25 octobre. Mais sans toi, sans Denis, Lanson, Andler, Charles V. Langlois, Jullian, etc., que puis-je ? [...]. Mais ce qui te revient à toi, c'est la Direction de l'Enseignement de la Langue française (considérée comme un moyen de pénétrer l'originalité propre de notre peuple). Ici tout est à faire et ne peut être fait que par toi. Etc., etc. (Institut de France, Fonds Brunot, Corresp.)

- 16 Pour la diffusion du français à l'étranger, Brunot évidemment est le personnage central. Il s'est toujours intéressé à la place du français dans les pays voisins. Avant guerre, il a invité Charles Bally à la Sorbonne, le « pédagogue de Genève », comme il le désigne, en qui il croit voir un disciple. Il paie volontiers de sa personne. Quand il s'agira de créer un Laboratoire de phonétique à Paris, en 1912, il n'hésitera pas à visiter une tentative homologue à Vienne. Toujours avant guerre, on le retrouve en Suisse, à Saint-Ismier, en 1910, puis, en 1911, à Londres, à La Chaux-de-Fonds et en Hollande ; en 1912, il est à Francfort au Congrès des néophilologues, puis à Gand. À partir de 1922, on le voit passer dans les pays scandinaves, puis au Luxembourg et en Hollande, en Belgique, à Liège et à Bruxelles, en Allemagne enfin. Il y est d'autant plus à son aise qu'il parle couramment allemand depuis sa jeunesse. Après la guerre, il jouera un rôle éminent, avec Meillet, dans la création et le développement des Instituts français (Prague, Varsovie, Ljubljana, Belgrade, etc.), aux programmes inspirés des modèles français et dans l'organisation de cycles de conférences au plus haut niveau. Le tout piloté par une Direction assurée, dès 1920, au ministère des Affaires étrangères par Jean Marx avec l'aide de Jean Giraudoux et Paul Morand et quelques autres. Ce sera l'ancêtre de la Direction des Affaires culturelles. Je renvoie aux deux communications faites par André Reboullet et moi-même au colloque d'Utrecht les 9, 10 et 11 décembre 1999¹.

L'EPPFE fondée : une entreprise audacieuse

- 17 Fin de la guerre et là-dessus, le 2 juin 1919, F. Brunot est élu doyen de la Sorbonne. Son rêve d'une École supérieure du français prend aisément place dans le nouveau dispositif du décanat, d'autant plus aisément que le système des Instituts dans les facultés est institutionnalisé à ce moment-là, en sorte qu'il n'y a aucune difficulté pour créer cette EPPFE, longtemps rêvée. À la rentrée 1920, il met à la tête du projet son élève, normalien comme lui, le seiziémiste Edmond Huguet qui était déjà son adjoint aux Cours de vacances de l'Alliance (arrêté du 20 octobre 1920) : assisté du latiniste

Léopold Sudre, professeur au lycée d'en face, Louis-le-Grand. Huguet restera directeur jusqu'en 1935, date à laquelle Henri Chamard, autre professeur de Sorbonne, lui succédera, suivi par Pierre Fouché.

- 18 Brunot prononce lui-même le discours d'inauguration, un discours qui ne manque pas d'audace :

Cette maison sera une maison ouverte, la première sans doute de ce genre que crée une faculté des lettres, où seront admis, d'où qu'ils viennent, tous ceux qui se croient capables de suivre les cours et d'en profiter. Des maîtres de la Sorbonne qui voisinent avec des primaires et des professeurs de lycée avec des hommes et des femmes de théâtre. (Discours rapporté par le journal L'Avenir)

- 19 Et il ajoute : « Nous nous sommes inquiétés des compétences et non pas des origines » (*ibid.*). Principes hardis qui seront, cinquante ans plus tard, ceux du Centre expérimental de Vincennes.
- 20 L'enseignement prévu doit être de bon niveau et vise tous ceux qui désirent enseigner le français hors de France, Français ou étrangers. L'objectif est triple : améliorer et diffuser l'emploi du français ; ouvrir la France sur l'étranger ; diffuser les méthodes « positives » en vigueur dans la nouvelle Sorbonne pour la langue et la littérature. En somme, une école ouverte.
- 21 Comment fonctionne cette École dont le succès est immédiat ? Je me suis servi du rapport de fin de première année destiné par E. Huguet au Conseil académique de la Sorbonne, puis d'un article d'Henri Chamard, seiziémiste de la Sorbonne qui succédera à Huguet, publié dans la *French Review* d'octobre 1930, donc après dix ans d'exercice ; aussi de plusieurs cahiers conservés au Centre de Didactique de Jean-Louis Chiss dont je dois la consultation à l'aide obligeante de Marie-Paule Breton. Ces cahiers concernent aussi bien les besoins matériels de l'école (craie, encre et vin mousseux pour les réceptions) que les émargements des enseignants et un « Registre des Actes » de l'EPPFE qui inventorie les règlements et l'organisation de l'enseignement. Le tout dans un certain désordre et souvent lacunaire.
- 22 Que dit donc le rapport Huguet de 1921 ? Il note que l'enseignement est semestriel ; qu'en première année, on relève 26 élèves français et 40 étrangers ; en deuxième année, 20 Français et 38 étrangers ; 100 sont inscrits pour prendre la relève. Comme le nombre des élèves, la qualité du travail monte constamment, relèvera plus tard Chamard : les élèves sont sensibles au travail scientifique et sont particulièrement intéressés aux analyses philologiques. La méthode Brunot fait florès. Quant aux enseignants, les meilleurs, comme le notera Chamard, sont sollicités. Je recopie, d'après les émargements, la première liste d'enseignants conservée (1922) : Mme Bing, F. Brunot, Nic. Bony, Frey, Guignibert, Jeanroy, Kergomard, Michaut, Mornet, Poitrinal, Radonnet, Refort, Radouant, Sudre, Weill, Lemonnier, Marchand², Braunschweig, Gaiffe, Yvon, Srank.
- 23 Beaucoup de noms d'une Sorbonne alors en plein éclat ; ou de proches. Outre les enseignements ordinaires, des conférences sont organisées à l'intention des élèves. Huguet cite les noms alors célèbres de Rosny aîné, Jacques Copeau et Maurice Grammont ; sans oublier quatre conférences du Prof. Smith, de l'université du Wisconsin. Et aussi, pour la deuxième année, Jacques Copeau et Firmin Gémier, Henri de Reinier (*sic*), Francis Vielé-Griffin, Robert de Flers, Romain Coolus et Henri Bataille. Le fonctionnement de l'École n'est pas toujours facile, car la Sorbonne étouffe dans des

locaux trop petits. Le doyen Brunot se plaint un jour qu'on trouve 4 000 étudiants là où on en avait prévu 400.

- 24 L'article d'Henri Chamard, seiziémiste de la Sorbonne, qui succédera à Huguet, publié dans la *French Review* d'octobre 1930 fait le point dix ans plus tard pour le public américain. Même si la crise a restreint le nombre des étudiants américains, l'École a maintenant un bon rythme de croisière : en 1929-30, sont inscrits 30 étudiants français et 207 étudiants étrangers. Le but de l'École est bien dessiné : préparer à l'enseignement du français hors de France.
- 25 Aux élèves étrangers, il est demandé un niveau suffisant, sans requisit particulier, on l'a vu ; pour les Français, le niveau est celui du baccalauréat. Des cours généraux sont proposés sur « les aspects de notre civilisation ». L'accent est mis sur la littérature et quelques plans de leçons initient les élèves à « l'art de construire un sujet ». Est énumérée toute une série de cours :
 - 26 1. Un cours historique marquant la longue évolution de la langue française.
 - 27 2. Un cours sur l'évolution de l'orthographe et un inventaire des difficultés actuelles.
 - 28 3. 4 et 5. Ces trois cours étudient le français usuel dans sa phonétique, dans son vocabulaire et dans sa grammaire.
 - 29 6 et 7. Ces deux derniers cours initieront les élèves aux secrets de la composition et de l'explication française, « deux épreuves fondamentales, mais d'un maniement toujours si délicat », écrit Chamard qui se rengorge sur cette spécificité française ; ou tenue pour telle.
 - 30 Trois cours sont prévus chaque matin ; les après-midi sont réservées à la détente et à la lecture.
- 31 Le programme est changé tous les ans. Pour 1930-1931, il comportait des œuvres de Marot, Molière (*Les Femmes savantes*), J.-J. Rousseau (*Les Rêveries*), Vigny (*Servitude et grandeur militaires*), Hugo (*La Légende des siècles* 15, 16, 17).
- 32 Les élèves doivent faire un commentaire grammatical et rédiger une composition française. Chamard énumère plusieurs des sujets qui ont été proposés.
- 33 À l'oral, ils répondront à une question de grammaire et feront une explication d'un texte choisi dans les auteurs des XIX^e et XX^e siècles. Ils pourront se servir du *Dictionnaire général* de Hatzfeld et Darmesteter, marque de l'orientation philologique de l'école.
- 34 Ces épreuves correspondaient-elles aux ambitions du fondateur de l'École ? C'est à voir. On y retrouvait pourtant le sens de l'aventure intellectuelle, la confiance tenace en l'esprit de découverte. Elles reflétaient du moins assez bien le dispositif sorbonnard qu'on retrouvera dans beaucoup d'Instituts de l'étranger, à Prague, à Varsovie ou à Ljubljana. En outre, la hardiesse d'invention de Brunot qui s'était déployée en 1922 dans *la Pensée et la Langue* y était largement pratiquée, semble-t-il. Mais on ignore – ou, du moins, moi j'ignore – si le doyen pouvait suivre de près les ébats des élèves ; peu d'échos dans sa correspondance. On apprend surtout que cet affamé d'activité était alors très occupé par une nouvelle grande entreprise : la construction d'une Cité universitaire internationale qui permettrait de loger en particulier les étudiants étrangers inscrits à la Sorbonne. Tant cet historien était constamment mobilisé par des projets qui le faisaient vivre dans le futur.

BIBLIOGRAPHIE

Archives

BRUNOT, Ferdinand. Fonds FB. Bibliothèque de l'Institut de France, Paris.

Sources primaires

BRÉAL, Michel (1893). *De l'enseignement des langues vivantes. Conférences faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne*. Paris : Hachette.

BRUNOT, Ferdinand (1922). « L'expression des relations et l'expression des modalités en langue française. Concordances et discor-dances », *Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-filologiska Meddelelser*, IV, 8. København : Bianco Lunos Bogtrykkers.

— (1922). *La Pensée et la Langue*. Paris : Masson.

CHAMARD, Henri (1930). « Un Institut de la Sorbonne : l'École de Préparation des Professeurs de Français à l'Étranger », *The French Review*, vol. 4, n° 1, p. 34-40.

PASSY, Paul (1887). *Le Phonétisme au Congrès philologique de Stockholm en 1886. Rapport présenté au ministre de l'Instruction publique en 1886*. Paris : Delaporte-Hachette.

REBOULLET, André (1962). « L'École supérieure de préparation et de perfectionnement des professeurs de français à l'étranger », *Le Français dans le monde*, 6, p. 22.

ROSSET, Théodore (1905). *Exercices pratiques d'articulation et de diction composés pour l'enseignement de la langue française aux étrangers*. Grenoble : Gratier.

ROUSSELOT, abbé Jean-Pierre (s.d.). *La Phonétique expérimentale. Leçon d'ouverture du cours professé au Collège de France le 3 décembre 1922*. Paris : Boivin.

Sources secondaires

CHARLE, Christophe (1985-1986). *Les Professeurs de la faculté des Lettres de Paris, dictionnaire biographique*, vol. 1 (1809-1908) ; vol. 2 (1909-1939). Paris : Éd. du CNRS.

CHERVEL, André (1993). *Histoire de l'agrégation. Contribution à l'histoire de la culture scolaire*. Paris : INRP / Éd. Kimé.

CHEVALIER, Jean-Claude (1992). L'Histoire de la Langue française de F. Brunot. In P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. III-2. Paris : Gallimard.

GALAZZI, Enrica (2002). *Le Son à l'école. Phonétique et enseignement des langues de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e siècle*. Brescia : La Scuola.

KOK ESCALLE, Marie-Christine et MELKA, Francine (réd.) (2001). *Changements politiques et statut des langues. Histoire et épistémologie 1780-1945*. Amsterdam : Rodopi.

SWIGGERS, Pierre (1995). Jean-Claude Chevalier, notice biographique et bibliographique, suivie de l'exposé : « La France devant les congrès internationaux de linguistique » (p. 31-56). Louvain : Peeters.

NOTES

1. André Reboullet, « Jean Marx (1884-1972) entre deux guerres » (p. 119-127) et Jean-Claude Chevalier « Diffusion du français en Europe de l'Est : 1920-1939 » (p. 129-143), in M.-Ch. Kok Escalle et Fr. Melka (réd.), *Changements politiques et statut des langues. Histoire et épistémologie*, 2001.
2. Sur Louis Marchand, voir ici même la contribution d'Henri Besse : « La "méthode Marchand" ou le parcours professionnel d'un chargé de cours à l'EPPFE durant l'entre-deux-guerres ».

RÉSUMÉS

Brunot, Rousselot, Huguet, Alliance française, école de perfectionnement, formation des professeurs, professeurs de français, enseignement du français.

Dès les débuts des cours d'été de l'Alliance française, Ferdinand Brunot, professeur à la Sorbonne, est chargé d'y enseigner la langue française, écrite et parlée ; à cette dernière fin, il recrutera l'abbé Rousselot et son équipe. Plus tard, dans le moment où il promeut un enseignement nouveau du français auprès de ses étudiants de la faculté des lettres de Paris (1907-1908), l'idée lui vient qu'on pourrait fonder une école de perfectionnement pour les futurs professeurs de français, commune aux professeurs de la métropole et de l'étranger ; et écrit en ce sens aux responsables de l'Alliance. L'idée éveille peu d'enthousiasme. En 1920, nommé doyen de la Sorbonne, Brunot relance l'idée d'une école de perfectionnement des professeurs de français, limitée pour les débuts aux professeurs qui se destinent à l'étranger ; entreprise qu'il confie à son disciple, le seiziémiste Edmond Huguet. L'école prospérera, fournira des cadres compétents pour l'enseignement du français langue étrangère, mais l'idée d'un enseignement commun pour la France et pour l'étranger sera en grande partie abandonnée.

At the very beginning of the Alliance française's summer courses, Ferdinand Brunot, who was a Professor at the Sorbonne, was responsible for the teaching of written and spoken French; to this end, he recruited a priest, abbé Rousselot, and his team. Later on, when he was promoting a new course in French amongst his students at the Faculté des lettres in Paris (1907-1908) he had the idea of founding a school to improve the proficiency of future teachers of French both in metropolitan France and abroad; he wrote to the authorities of the Alliance to make this proposal. It awoke little enthusiasm. In 1920, after his appointment as Dean of the Sorbonne, Brunot brought out his idea of a school for training teachers of French, limited at first to teachers intending to work abroad; he entrusted this project to his disciple, Edmond Huguet, a specialist of the 16th century. The school prospered and provided a competent staff for the training of teachers of French as a foreign language, but the idea of a type of training common to France and other countries was largely abandoned.

INDEX

Keywords : Alliance française, Brunot, Huguet, Rousselot, school for training teachers of French, teachers of French as a foreign language.

AUTEUR

JEAN-CLAUDE CHEVALIER

Université Paris 8